

CINE
EROS
Star

AGOSTINA
BELLI

INTERVIEW :

**Patrice
RHOMM**

DOSSIER :
LA BOUFFE
ET LE SEXE

●
**CANNES
81**
●

VOIR ET À MANGER :

AMANT DE LADY
HATERLEY

●
MESSALINE
IMPERATRICE
ET PUTAIN

●
ESCLAVES DU DÉSIR

●
trimestriel n°6 prix 16f



sommaire



— entretien avec PATRICE RHOMM	p. 3
— pro memoria	p. 16
— archives intimes : « CAMP NATURISTE, DEFENSE D'ENTRER »	p. 17
— le film raconté : « LES APRES-MIDI D'UNE BOURGEOISE EN CHALEUR »	p. 20
— la star du mois : « AGOSTINA BELLI »	p. 23
— dossier : « LA BOUFFE ET LE SEXE »	p. 31
— FESTIVAL DE CANNES 1981	p. 36
— à voir et à manger : - LES FRUITS DE LA PASSION	p. 42
- L'AMANT DE LADY CHATERLEY	p. 43
- LES ESCLAVES DU DESIR	p. 44
- MESSALINE, IMPÉRATRICE ET PUTAIN	p. 46
— le cinéma de papa : « LE MOUTON A 5 PATTES »	p. 47

N°6



CINÉ EROS-STAR — La revue de l'érotisme au cinéma — Paraît tous les trois mois — Rédacteur en chef : Luc Merran —
 Rédaction : René Gir, Britt Nini, Jacques Rig, Jean Rival — Photos : Michèle Descler — Dépôt légal : 3ème trimestre 1981 —
 Imprimerie Aurélien, 93100 Montreuil — « Ciné Eros-Star » 8, rue de Crussol, 75011 Paris — Dir. de la publication : M. Enard —
 Les textes et les photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs — Copyright « Ciné Eros-Star » 1981. Tous droits
 de reproduction réservés pour tous pays (loi du 11/3/1957) — Photos : Unia Films, Gaumont, AMLF : CCFC, Audifilm, Fox,
 Marbeuf, J.F. Davy et Collection Britt Nini — Distribution : N.M.P.P.

PATRICE RHOMM:

«il n'y a pas de producteurs courageux»

PATRICE RHOM — Le Centre n'est pas une mauvaise institution en soi. C'est les gens qui la composent qui se font quelquefois des commissions... La commission d'avance sur recettes est aberrante, aberrante. Ce qui est encore plus grave, c'est Danièle Delorme, à la tête d'une Commission ! Parce que nommer quelqu'un qui est producteur, c'est le monde renversé.

PAUL-H. MATHIS — Moi, je crois que ce n'est plus possible de faire de films de tout, en France, si tu ne veux pas adhérer à l'idéologie du système dominant, ou tu fais « LA FEMME-FLEUR » qui fait près d'un milliard, faut voir ce que ça trimbale, même pour une actrice, faire ça après « LA DÉROBATE » ! ou alors tu fais comme Garrel, tu tournes dans ton appartement avec trois cents mille balles, tu ne paies personne, et tu crèves...

R — Et ça sort où ? C'est pas rentable... tu ne peux pas tourner indéfiniment comme ça...

Q — Ça sort au Marais... et encore...

R — Tu as vu Caputo (Beaudricourt) : 250 entrées en 2 semaines.

Q — Je sais que Rollin s'est pris une tasse, il a fait 2000 entrées avec la « NUIT DES TRAQUEES »...

R — Tu peux m'expliquer l'aberration mentale du gars qui a perdu tout ce qu'il a voulu avec « LES RAISONS DE LA MORT » et qui reprend derrière ?

Q — C'était bien « LES RAISONS DE LA MORT »

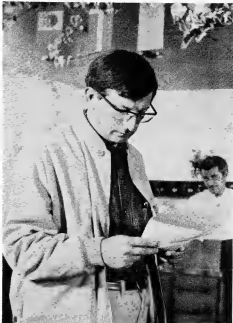
R — Très bon sujet, mal réalisé. Y'avait une idée, de faire un film écologique, et à la fois fantastique. On a tout vu en Italie... c'est Hunebelle qui m'a raconté ça. Il avait contracté (c'est après les OSS 117) avec une société italienne pour faire un film de cape et d'épée, et comme il se méfiait, il a quand même demandé à la société italienne ses références bancaires et tous les éléments. Il a reçu lettres de banques, tous les éléments, et bienheureuse chance pour lui, le film devait se tourner en Octobre et pendant l'été, Roger Boulet, qui était son régisseur général vu en Italie et se dit : « Tien, à propos, puisqu'il faut que je trouve une banque pour faire mes opérations de change, il y'a celle du père Hunebelle. Je vais aller voir comment ça se présente ». C'était un terrain vague ! Il lui est tout arrivé : les papiers de la banque, le carnet, tout l'ensemble. Il y'avait rien du tout. C'est bon comme opération ? Pour l'Italie moi, j'ai une méfiance... A part les très grosses boîtes qu'on connaît et qui sont des boîtes répertoriées et qui font des films à longueur d'année... mais l'Italie produit encore pas mal actuellement. On a beau dire qu'il y a une crise.

Q — Elle est moins importante qu'ici...

R — Ils font un peu plus du double de films que nous.

Q — C'est-à-dire qu'il y'a moins de différenciation, beaucoup moins entre séries A, B ou Z, comme ici...

R — Les Italiens ont quand même profité des erreurs que nous avons faites, nous, à la libération. A la Libération, quand les américains sont arrivés, ils voulaient prendre la Côte d'Azur pour la transformer en studios. J'ai bien connu la côte d'Azur à l'époque. On les a vu arriver et on s'est dit : c'est les américains !... alors les prix ont été multipliés par 4. Ils ont fait 1, 2 ou 3 productions et puis ils ont commencé à descendre plus loin, s'apercevoir que la rivière italienne présentait les mêmes avantages et que les italiens étaient beaucoup plus compréhensifs : du coup Cinecittà a été envahie par les capitaux américains, ils ont tout fait là-bas. Seulement, en échange, les Italiens ont appris. Ils ont appris des lois américaines... On ne te dit pas « Oh, là là, c'est très cher ! », on te dit : « Monsieur, combien ça rapporte ? A qui va-t-on vendre ? Quelle est la clientèle ? Si vous pouvez nous prouver qu'on a telle clientèle, le budget, on s'en fout. On fera le budget qu'ils faut pour cela. » Pas du tout la même technique. Vous pouvez aller discuter avec 3 ou 4 producteurs américains et c'est là-bas, tous, c'est pareil. Le grand problème étant pour les français qui arrivent là-bas, et pour ainsi dire, incapables, de leur prouver sur le marché américain que le sujet a des chances d'accrocher... Parce qu'on ne connaît pas assez, quand on a passé un an en Amérique, pour bien connaître le marché, parce qu'on a





▲ Sur les trois photos : Pamela Stanford dans « Le bijou d'amour ». ▼



pas les arguments de vente nécessaires. Autrement, ils s'en foutent complètement, si tu as fait 20 films, 10 films ou 1 film. Si tu amènes un sujet et qu'on pense que tu as les capacités pour le faire, ils sont d'accord.

Q — Alors qu'ici, la première chose qu'on te demande, c'est ce que tu as fait auparavant...

R — Oui et non...

Q — Oui et non parce qu'il y'a plein de premiers films qui se font effectivement, mais... après dix ans d'assistantat, comme on dit...

Q — Oui, c'est ça, après beaucoup de 1ers films-combines. La seule boîte avec laquelle maintenant il semblerait qu'on puisse faire des opérations, c'est Gaumont.

Q — Ils sortent des trucs marrants. Ils ont trouvé, ils ont senti qu'il y'avait un filon du côté de certains films, par exemple les films de nanas, Catherine Breillat, Christine Pascal...

R — Oui mais c'est venu d'une opération interne de Gaumont. En fait la politique a changé parce qu'autrefois Gaumont, il y'avait un problème. Moi, je connaissais bien la boîte parce que le fils d'André Hunebelle était scénariste à l'année chez eux. On a eu 2 ou 3 projets qui, à chaque fois, achoppaient parce qu'au bout du département production il y'avait Messieurs Poiré et Susfeld (?) qui sont les plus beau faux-culs de la profession et qui trouvaient toujours une raison pour ne pas voter cette opération-là parce qu'elle n'était pas à eux. Or, maintenant, la politique Gaumont a changé parce que la distribution,

le département distribution est complètement séparé du département production, et la distribution peut proposer des affaires. Alors tu as un système qui n'est plus le même. Tu as des opérations dans lesquelles la distribution Gaumont fait un film produit par Gaumont, là ils sont simplement distributeurs, et tu as des opérations dans lesquelles la distribution Gaumont trouve un sujet intéressant, le propose à la production et si la production refuse, elle accepte de le faire avec un autre. Alors ça a donné quelques opérations intéressantes, mais c'est les seules. Pathé va faire la même chose paraît-il maintenant, seulement Pathé travaille tellement à la TV avec la SFP que ça me paraît difficile de faire des affaires avec eux. Je dirais que sur le plan « cul » proprement dit, j'y crois plus du tout. C'est passé, c'est plus la peine d'en faire. On



▲ L'archisexe.



▲ L'archisexe.

PATRICE RHOMM



Touchez pas au zizi (sur les 2 photos).



te demande maintenant de faire des films avec moins de 10 millions alors que quand on a commencé on avait 40 millions. Moi j'ai gueulé comme un putois à Avoriaz avec Chouchan, en disant que c'était inadmissible de faire un festival là-bas et ne jamais prendre un français. Plutôt que de nous passer le film de cul impossible de Mr. Renon qui n'avait aucun rapport avec le fantastique, il aurait pris au moins dans les Rollin qui existaient, il y'a eu quand même, je dis pas qu'ils sont tous passionnants, ils ont leur faiblesse, qui sont possibles. C'est complètement absurde, en fait Avoriaz n'est pas un festival du fantastique, Avoriaz est un festival de promotion pour Avoriaz et pas autre chose. La situation, c'est complètement dingue. Les gens qui vont à Avoriaz, au point de vue ski, c'est merveilleux, et presque tous les logements d'Avoriaz sont des appartements. On te loue un studio avec Kitchenette, si tu connais tu arrives avec une voiture jusqu'à Morzine et tu montes ton ravitaillement pour la semaine là-bas (parce que les gens prennent une semaine) ; au point de vue pistes, c'est fantastique. Pour les enfants, il y'a une école de ski avec une espèce de village d'enfants complètement fermé, les gosses y vont à 7 heures du matin, ils ressortent à 7 heures du soir. Donc les parents pendant ce temps peuvent faire des courses

ou du ski de fond. C'est très bien conçu. Pour le reste, c'est une très belle exploitation publicitaire ! Avoriaz lui-même est une enclave privée, ce qui ne devrait pas exister en France. C'est une ville qui n'existe pas en fait, elle est rattachée à Morzine au point de vue administration, mais quand on arrive à la station, tout est privé, les commerçants sont privés, ils ont le droit d'appliquer les prix qu'ils veulent. Tu as 2 qui vendent les mêmes produits qu'ailleurs majorés de 60 %. Tu as 9 restaurants à divers classes en allant jusqu'aux 4 étoiles, mais que le 1er restaurant commence à 40 F. rien que pour le plat du jour, c'est pas un menu, c'est le plat du jour accompagné quelquefois de fromage, tu vois tous les genres de gens, de Carlos en passant par Johnny Hallyday, pas que le cinéma...

Q — Ils sont invités par le festival ?...

R — Par Avoriaz.

Q — Curieux mélange : variétés de cinéma. J'ai vu ce qu'ils passent à la TV pendant le festival, il y'a plus de variétés que de cinéma !

R — Je me suis posé la question : pourquoi déplace-t-on pour tourner à Avoriaz des camions, il y'avait 6 camions, une dizaine de voitures de Paris, alors que la station régionale de Lyon est parfaitement équipée ? C'est les économies de la TV française !

Q — La TV française, elle déplace des groupes électrogènes absolument aberrants, voir ce qui s'est passé place de Clignancourt pour Mesrine. La super-mise-en-scène !

R — Bien sûr ! Les cadrages sont pas possibles ! Dignes d'un film hollywoodien. C'était trop bien cadré. Mesrine, c'est le parfait exemple d'assassinat légal. On peut être pour ou contre, mais moi j'ai un avocat qui dit : c'est un assassinat.

Q — 1, 2, 3, partez !

R — Ah oui ! Y'a pas eu de sommation. En Angleterre, ça ne pourrait pas se produire. La circulation était complètement bloquée, ça a fait un boucan du diable, mais Mesrine à mon avis, a été relâché par le milieu, pour

moi c'est ça. Il a dû compter dessus pendant longtemps que ce qu'il savait le protégerait et il n'a pas pensé que, en fonction de ce qu'il savait, on le supprimerait. Là, il y'a eu une erreur psychologique.

Q — Le mercredi 31 octobre, on ne savait plus comment se sortir de l'affaire Boulin (1) qui n'a jamais existé comme le disait Raymond Barre (« il n'y a jamais eu d'affaire Boulin » !), le jour de la Toussaint, les quotidiens mettaient à la Une un match de foot, car il fallait bien quelque chose, et le vendredi 2, il y'a eu Mesrine, et ça, je ne suis pas le seul à l'avoir pressenti, mais je ne pensais pas que ça aurait pris une telle ampleur !

R — Pourquoi il res revenu en France ? Il était en Espagne dix jours avant. Ça, c'est l'erreur psychologique. Quand au fait que ça'a été une véritable mise-en-scène, là, il n'y a aucun doute. Le cas Mesrine serait impossible en Angleterre. Descendre un gars, même avec les meilleurs raisons du monde, sans jugement et sans arrestation, n'est pas possible. Il faudrait que ce soit pendant un braquage.

Q — Il n'y'a qu'en France alors, qu'on peut assassiner les gens comme ça !

R — Non, y'a plein de dictatures (rires)... Il ne faut pas oublier que les policiers anglais ne sont pas armés, ce qui change un peu la face du problème. Pour avoir une arme... moi, je connaissais un copain au Yard, à Londres, qui m'a dit : « Mais tu sais pas ce que c'est !...



▲ Erica Blanc dans « La plus longue nuit du diable ».



▲ Touchez pas au zizi.



▲ Touchez pas au zizi.



Pour sortir une arme, il faut 6 ou 7 autorisations différentes, allant jusqu'au Lord Chef of Justice, etc... etc... » C'est pas simple du tout. Alors que chez nous, c'est mieux que la panoplie du parfait agent de police. Moi, mon gars du Yard m'avait donné des éléments pour faire un bouquin, en disant qu'il y'a au moins une quinzaine de cas anglais, de criminels qui ont été innocentés parce qu'on ne pouvait pas le prouver. Il y'avait un doute, ce qui s'appelle un doute raisonnable, mais on ne pouvait pas le prouver, par conséquent, ils sont réputés innocents. Nous avons 99 chances sur 100 de penser que ce sont des criminels, mais puisqu'en n'a pas pu le prouver, aux yeux de la loi, ils sont innocents. Le doute profite à l'inculpé. Nous pensons que la personne est coupable, mais nous ne pouvons pas la condamner. C'est la seule juridiction au monde qui existe ainsi. C'est très particulier. Le problème de l'absence de corps. Les Anglais nous ont toujours dit que dans le cas Petiot, on n'aurait pas pu condamner ni Petiot ni Landru. Il n'y'avait pas de possibilités. Que l'assassin parfait qui arrive à faire disparaître sa victime sans qu'il en reste la moindre trace, n'a aucune chance d'être condamné, parce qu'on ne pourra pas prouver.

Q — « Mesrine le tueur aux 39 meurtres », vient d'une boutade de lui-même lancée à Broussard, lorsque celui-ci, l'arrêtant en 73 lui dit : « entre nous, tu peux me le dire, combien de morts as-tu sur les mains ? 10, 20 30 ? ». Mesrine lui a répondu : « pourquoi pas 39 pendant que tu y es ? ». Et quoi à la Une de « France-Soir » aussitôt, cette étiquette était étalée, sans toutefois en signaler son origine.

R — On est pas aux pièces, mais à partir du moment où tu as tué quelqu'un, le crime reste.

Q — Justement, un maquereau dont il s'accuse du meurtre dans « L'Instinct de Mort » et dont il a fait disparaître le cadavre, il n'y'a jamais eu de preuves. C'est lui seul qui dit qu'il avait tué ce type.

R — Ah oui, mais en France, comme on en reste à ce vieux Code Napoléon, tu es condamnable sur les paroles que tu prononces. En France, tu ne parles pas, tu refuses de parler, on peut te condamner sur tes silences. En Angleterre, on ne peut pas. Un prévenu peut toujours, avec ou sans avocat, refuser de parler jusqu'à la fin. Il y'a eu des cas... La vieille

phrase : « On vous prévient que toute parole que vous prononcerez pourra être retenue contre vous à l'enquête » qui existe en Grande-Bretagne suivie d'un effet direct si la personne ne parle pas ; elle en a parfaitement le droit. Et en droit U.S., c'est encore mieux : le droit U.S. prévoit une formule qui te permet de dire : « Je me tais parce que mes déclarations pourraient m'incriminer ». Le droit n'est pas le même. Il faut quand même reconnaître que nous vivons sous un droit qui est quand même quelque peu poussiéreux puisqu'il a plus de 200 ans. Personne ne veut le réformer alors... Il y'a eu des études qui ont été faites et il y'a des doctes légistes qui ont voulu refaire un droit. Ils se sont arrêtés, c'est pas possible. C'est tout qu'il faut fonder. Il faut reprendre à plat. Ce qu'ils disent : il faudrait oublier le Code, seulement après comment faire pour en constituer un nouveau ? D'abord parce que le droit est violé toute la journée, par écoutes téléphoniques ou par tout ce que tu veux. Parce qu'on parle beaucoup des barbouzes et des autres, mais la police emploie les mêmes moyens.

LA TECHNICITE DE LA MORT

Q — Il y'a « Honneur de la Police », c'est effrayant...

R — Ce qui est effrayant, c'est la carte d'identité nouvelle. Qui va être obligatoire. Une carte où ta photo est imprimée comme les cartes d'huissiers et ayant l'avantage d'avoir derrière des bandes magnétiques. Ça permet à n'importe qui de contrôler avec l'ordinateur et d'avoir immédiatement le pedigree complet, sur la carte d'identité...

Q — Oui et il y'a aussi des fois des ordinateurs qui se garent ou ceux qui les emploient mal !..

R — Le danger de l'ordinateur, c'est que n'importe quel programmeur peut foutre le bordel. C'est très grave. On a vu des cas dans un autre sens : pendant que j'étais aux U.S., il y'a un type qui s'est fait piéger avec un établissement de crédit, depuis deux ans, il avait truqué la carte qu'il avait, c'était un programmeur de la boîte et il recevait tout ce qu'il voulait en achetant dans des grands magasins. Il ne payait rien, l'ordinateur n'enregistrait rien. Y compris les gars qui ont créé ; il y'a eu un film à la TV qu'ils ont ressorti mais c'est une histoire vraie : ils ont créé de toutes pièces un individu.

Q — Qui n'existait pas ?..

R — Avec les codes magnétiques. L'individu avait une existence et on le retrouvait jusqu'à l'armée, on avait tout son passé, il n'a jamais existé ! Pour en revenir au cinéma, je suis un peu comme toi, je pense que faire du cinéma en France, c'est très difficile. On te parle tout le temps en disant qu'il y'a une crise d'auteurs, il y'a une crise de producteurs. Il n'y'a pas de producteurs courageux.

Q — Il y'a un côté idéologique dans le cul qui me semble très ambigu : des belles villas. Remarque, avant, c'était moins fauché que maintenant, maintenant on a des RS, avant c'était des Ferrari... et il n'y'a pas un film de cul se passant chez les prolos.

R — Non. Exact.

Q — Je crois qu'un producteur d'ailleurs, n'en voudrait pas.

R — Il y'a des films d'Amsterdam, Amsterdam a fait des films sur des milieux prolos, sur des HLM, sur des milieux comme ça. Mais elle n'a pas les mêmes préoccupations, en plus vraisemblablement, elle n'a pas eu les mêmes



▲ Le bijou d'amour.



▲ Le bijou d'amour.



La louve de Stilberg.



Le tango de la perversion. ▲

emprises au-dessus, donc ça ne sera pas pareil. La clientèle d'ailleurs n'est pas une clientèle qui se renouvelle tellement. Moi je m'en rends compte parce que je discute avec les patrons des salles, parce que c'est là qu'on obtient quand même les renseignements. Tu as vu le « Midi-Minuit » qui marche maintenant parce qu'ils ont collé du strip-tease ?...

Q — Sur scène !

R — C'est un phénomène extrêmement curieux, ça part, ça revient...

Q — C'est bien le strip-tease !

R — Le phénomène est aberrant. Moi, j'ai un producteur américain qui veut refaire (mais je ne sais pas dans quelles conditions on le fera, c'est un projet que j'ai déjà depuis 6 mois avec lui), il veut refaire 2 films qui avaient fait d'ailleurs un fric fou en France, l'un s'appelait « Les Danseuses du Désir » et l'autre « Les Danseuses de l'Amour ». Un film extraordinaire « Les Danseuses du Désir », est sorti au Midi-Minuit, il faisait une heure 30. Il a duré 8 semaines, il ne faisait plus qu'une heure. Les opérateurs coupaient des bouts de séquences et se gardaient les morceaux.

Q — Toute la vague du cinéma italien, du « sexy musical italien »...

R — Oui, il y'a eu « Les nuit d'Europe », et tout ça, enfin, il veut faire le tour du monde du strip-tease, ce qui n'est pas une mauvaise idée... Je ne sais pas si c'est d'époque moi, j'ai dit qu'il faudrait faire le tour du monde en rétro. D'abord c'est très difficile ce qu'il veut faire, c'est non rentable par rapport au produit que tu dois obtenir. Ça sert absolument à rien d'aller tourner au Japon, parce qu'une boîte de nuit japonaise et une boîte de nuit à Los Angeles, c'est absolument identique, il n'y'a pas de différence. Alors on arrive à comprendre Nino Loy qui lui, avait fait tous ses trucs du monde, là-bas, directement à Rome, en faisant venir ou en prenant éventuellement des étrangères. Tu as un phénomène au niveau des sex-shops qui sont toutes ou presque flanquées de cabines individuelles de projection, et ils s'aperçoivent qu'il y'a une demande de strip-tease.

Q — Ça ne tue pas le cinéma en salles, le sex-shop, au niveau fréquentation ?...

R — La fréquentation des clients de sex-shops, qu'est-ce que ça représente ? Pas la clientèle d'une salle de films pornos sur une journée.

Q — Pourtant, tous, tous ceux qui font du porno, n'arrêtent pas de larmoyer, même Bénézéraf ne fait plus d'entrées.

R — La raison est très simple. Ce n'est pas du tout un problème de film ni de clientèle. Tu avais à Paris 100.000 spectateurs, mais répartis ces 100.000 spectateurs... Tu sors un film neuf, pas un rafistolage de d'autres films, autrefois, en première semaine tu faisais quand même, quand le film était bon, 35.000 à 40.000 entrées, moi, je ne suis jamais descendu au-dessous de ces chiffres. Petit à petit, avec la multiplicité des sorties, les 35.000 ou 40.000 spectateurs se sont reportés sur 4, 6 ou 8 films, il y'a le même nombre de spectateurs. Je vais au Mécenographique du Centre pour faire mes tables, la clientèle n'a pas diminué, elle n'a pas varié. Il y'a une petite diminution, on peut dire qu'il y'a 5 % de spectateurs en moins, mais avec la multiplicité des salles et la multiplicité des programmes, c'est plus rentable. Est-ce que tu as eu en Espagne une idée du prix de revient de leurs films, par rapport aux nôtres ?



Draguse. ▲ ▲ Le bijou d'amour.

▼ *L'archisexe.*



PATRICE RHOMM



Le bijou d'amour (sur les 4 photos). ▲

Q — Ça ne se passe pas de la même manière. Ils font 5 films dans le même décor. J'étais sur une terrasse à 300 m. — à Palma — et on dominait tout. On pouvait tourner à cet endroit même, un film de guerre, un western, un policier, même des films d'aventures qui auraient été censés se dérouler en Chine !... et des films de cul, bien entendu, avec des beaux décors ! (rires)... Le budget d'un film ne se calcule plus tellement à l'unité alors...

R — Tu peux tourner aussi en Grèce mais tu as des problèmes, mais on peut tourner. On peut tourner en Yougoslavie, il n'y a pas de difficultés, sinon le caractère des Yougoslaves qui n'est pas toujours facile. Par contre moi je reviens du Cameroun, c'est pas la peine d'essayer d'avoir une fille nue dans un film, on part tous en cabane (rires), c'est vrai. C'est très difficile le Cameroun. Même si on voulait avoir une scène érotique à la James Bond, je ne parle pas du hard.

Q — Et puis aujourd'hui, c'est différent. Ils ont fait en Espagne du sexe, une chose naturelle et pas une chose dégueulasse comme ici. A partir de quand ça devient une marchandise, ça devient dégueulasse, mais j'ai vu des films insensés au niveau « cul », au niveau image proprement dit, qu'on ne voit pas ici.

R — D'accord, au niveau hard...

Q — Et ça ne choque personne, le cul est intégré dans le quotidien, et c'est très socialisé, le pompiste qui ne peut pas baiser indéfiniment avec la bourgeoise, ou alors il faut qu'il change de métier, y'a des mélos comme ça (rires), bien foutus, je veux dire, de la même manière, dans les Hitchcock, une scène hard aurait pu venir naturellement, dans les grands films ou ceux qu'on dénomme comme tels, c'est ce qu'il faut...

R — Oui, mais le problème, c'est qu'ils le font espagnol avec quelques acteurs français qui se balladent là-bas. Il y'a Aveline qui y'a été. Il a dit qu'il allait ouvrir une boîte là-bas, et puis il est revenu. Les Espagnols de toute manière, n'ont pas besoin de nous. Le grand problème du « X », ça a été celui-là. C'est que, si tu veux, dans chaque pays, tu trouves toujours des gens

pour le faire, qualifiés ou non qualifiés, réalisateurs ou pas réalisateurs, mais pour faire ce type de film... Le cinéma espagnol maintenant va se développer dans ce genre-là, oui, mais on ne pourra pas le faire rentrer (à cause du X), d'ailleurs prends « Pariscope », tu as vu tous les films anglais ou américains qui sont sortis ? Alors que théoriquement ils devraient payer la taxe...

Q — Ils les trafiquent ?

R — C'est pas qu'ils sont trafiqués. C'est Mischkind qui a dû être le premier à enfoncer la porte en disant : « après tout, maintenant il y'a 4 ans que la loi existe, personne ne l'a appliquée, donc je sors le film ». Du coup les autres en ont fait autant. Pour l'instant on attend la réaction du Centre, il n'y en a pas eu. La loi est absurde en théorie, tu dois payer 30 millions de taxe à la première représentation publique, ça veut dire qu'il faudrait qu'un inspecteur du Trésor se pointe, etc... un huissier, dès qu'il y'a eu une séance, pour encaisser ces 30 briques... en lingots, en papier... et qui les lui donnerait ? pas l'exploitant de la salle, il n'en a rien à faire. Le producteur ne va pas laisser un représentant là-bas, le distributeur non plus. Donc c'est aberrant, c'est inapplicable. C'est une belle clause de style qui n'a d'ailleurs jamais été appliquée dans les faits. Mais théoriquement, tous les films sortis qui datent de 75, 76, à maintenant, devraient payer 30 millions. Or,





PATRICE RHOMM



Le tango de la perversion. ▲



Le tango de la perversion. ▲



Le bijou d'amour. ▲

il y'en a au moins 3 cette semaine... et ce sont des films déguisés, des américains refrançaisés, ou repartis sur des vieux visas. La technique de Mischkind est marrante. C'est un garçon intelligent qui a fait toute sa fortune sur ces films-là parce qu'il a été le premier, qui est parti de l'idée qu'à partir du moment où il avait des salles, il laissait le film de toutes manières, 8 semaines. Alors les 2 premières semaines il avait les mêmes entrées que les autres, la 3ème et la 4ème, ça chutait terriblement, mais à partir de la 5ème, ça remontait parce que les gens se disaient : si le film reste, c'est parce qu'il est bon, et ils y allaient. D'ailleurs c'est très caractéristique des films de Mischkind, il a eu tout le temps ça. Il avait des creux comme ça, et puis ça remontait. Première bonne semaine... Il pouvait se le permettre parce qu'il était propriétaire de ses salles. Les autres ne peuvent pas. Le directeur de la salle vous dit : « Monsieur, je vous le garde, d'accord, mais là où on était à 60-4, maintenant on partage à 20 pour vous et 80 pour moi ». Donc le distributeur à intérêt à changer le produit. C'est très rare qu'un porno fasse plus de 20.000 entrées en première semaine. Très très rare maintenant. Alors, c'est plus possible. Pour qu'on arrive à des films qui fassent 100.000 entrées sur la France, quand ils marchent bien ! C'est plus rentable. Comme ils sont « faits » typiquement français, c'est un décor, c'est une journée de tournage, style Payet, pas tous tes décors à Palma, et ton film est invendable ailleurs qu'en France. Il faut travailler ailleurs. Il faut chercher en Allemagne, en Angleterre... Dans le cadre de la directive du marché commun, tu devrais être libre actuellement de faire un film avec des techniciens allemands, de la pellicule et un laboratoire italiens, tourner en Angleterre avec un réalisateur belge. C'est inscrit en toutes lettres dans la directive du marché commun, la libre-circulation des travailleurs est de droit... Bon, alors, fais ton film comme ça, tu n'auras jamais d'aide. Jamais. Alors que... c'est normal. Seulement, pas un producteur ne veut prendre le risque de porter le procès en Cour de la Maye et de dire : c'est pas normal ! Au Cameroun, ils sont extraordinaires, tu n'as pas le droit de photographier ; il y'a un grand papier dans tous les hôtels du Cameroun indiquant : « Mr. le Président a autorisé la prise de vue photographique, les touristes sont donc bienvenus ». C'est affiché dans tous les hôtels. Tu sors dans la rue, tu fais une photo, tu as tous les flics dessus. « Ah oui, vous voulez montrer le pauvre noir, et ceci et cela... ». Je me suis fait enguirlander, heureusement on avait l'autorisation de tournage et tous les papiers, simplement parce que je me baladais dans la rue avec un viseur. Il y'a deux flics qui me sont tombés dessus : « Vous prenez des photos clandestines »... - « Vous pouvez regarder l'appareil »... - « Ça ne veut pas dire qu'il n'y'a pas une caméra à l'intérieur »...

Q — Ils se méfient de quoi ?

R — Ils ont peur, disons pas spécialement au Cameroun, mais dans les pays voisins, des gens qui photographiaient des maisons de lépreux ou des trucs comme ça, ils ont très peur qu'on donne une image du Cameroun, faussée, mais pour tourner, c'est la croix et la bannière, parce qu'il y'a aussi une autorisation de tournage, au Cameroun, qui t'est donnée par le directeur du Cinéma du Cameroun qui se fait gracieusement payer pour la donner, le plus beau de l'opération du film, étant qu'on nous a collé trois stagiaires, je suis donc parti de France avec trois personnes en moins puisqu'il devait y avoir trois stagiaires. Un à la mise-en-scène, un comme script, un troisième qui devait servir à la régie, on a vu le co-producteur camerounais, et de tractation en tactation,

jamais fait de cinéma. On les a envoyés au Nord Cameroun, on n'a jamais vu les trois stagiaires et on a appris que le salaire des trois stagiaires, c'était le directeur du centre du cinéma qui l'empochait. Ce qui faisait trois personnes en moins sur le tournage !

Q — Qu'est-ce que c'était comme film ?

R — Un policier : « NUIT BLANCHE SUR FOND D'OR NOIR », dont je ne sais pas s'il sortira ou pas, comme ils n'ont pas respecté les accords... Le co-producteur du film a dit : « J'ai le négatif... et quand ils voudront leur films, ils finiront de payer ce qu'ils ont à payer... (rires). Ils ont très bien payé toute l'équipe, tous les gens qui sont allés tourner là-bas, aussi bien les comédiens que les techniciens ont été payés rubis sur l'ongle. Pas eu de discussion. Mais des millions de problèmes. Ce sont des pays où quand tu engages des acteurs noirs, il y'avait quand même sur 27 acteurs jouant 25 noirs, ce qui est quand même beaucoup. Il faut te dire qu'il faut les prendre un jour, parce qu'ils ne reviennent pas le

et la quatrième ils disent « hou là là, attention le palu me guette », et ça, ça veut dire qu'on les verra pas pendant une semaine. Et puis il y'a les enterrements, les mariages, les reprises d'enterrement. Parce que c'est très curieux au Cameroun, lorsqu'une femme a perdu son mari, elle garde le deuil pendant un an, et puis au bout d'un an, à minuit, elle fait un grand festin où elle invite tout le monde et ça dure quatre jours, et alors là, elle peut se remarier ou adopter l'état officiel de veuve, elle peut ouvrir un restaurant... C'est très caractéristique du Cameroun, je n'ai pas vu ça dans d'autres pays noirs, d'ailleurs, il y'a plein de restaurants qui s'appellent « Aux trois veuves », « Aux deux veuves », et il y'a même des veuves qu'on sait, si on les prévient avant par téléphone, elles te préparent un repas pour huit, dix personnes, ça se fait beaucoup. C'est un pays curieux. En-dehors de ça, il y'a un très bon ethnologue de là-bas qui veut de publier un bouquin au Cameroun qui commence par cette phrase merveilleuse : « Il n'y a pas de problème de prostitution au Cameroun, ou alors toutes les Camerounaises sont prosti-

plaisir au gouvernement ! Les femmes n'ont aucun emploi, par conséquent tu trouves dans les hôtels ou partout, 50 filles qui attendent, avec une liberté qu'on ne connaît même pas en Suède ou au Danemark. Ce n'est pas du tout la même mentalité. Tu rencontres une fille dans la rue à deux heures de l'après-midi, tu lui fais un sourire, pourvu que tu lui demandes poliment, vous allez baisser dans n'importe quel coin... C'est logique, c'est normal, sans problèmes et contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de pays africains, il y'a pour ainsi dire pas de maladies vénériennes, en tout cas pas au Cameroun. Mais il y'en a dans beaucoup d'autres, en Centrafrique en particulier, et même la Côte d'Ivoire, parce qu'elle est trop mélangée. Le Cameroun est encore très noir. Tout ça nous éloigne du domaine X, je prétends qu'on ne peut plus faire en France de vrai film X, ce n'est plus possible.

(Propos recueillis par Paul-Hervé Mathis).

FILMOGRAPHIE

1) Scénarios :

- OSS 117 se déchaîne (André Hunebelle)
- Banco à Bangkok pour OSS 117 (André Hunebelle)
- La louve de Stilberg (Alain Payet)
- Anna Makossa (Alphonse Beni)
- La tango de la perversion (Pierre C. Garnier)
- La plus longue nuit du diable / Au service du diable / Le château du vice / La nuit des pétrifiés (Jean Brismée)

2) Réalisations :

- Der faden und die Fackel (Otto Stoss)
- Die Rache von Succubus (Karl H. Gold)
- Les pavots de l'enfer.
- L'archisexe.
- Draguse / La juisseuse infernale.
- Elsa fraulein SS.
- Les gamines perverses / Les fleurs du vice.
- Pornographie sur rendez-vous.
- La grande extase / La jouissance

et la noire.

- Nuits blanches sur fond d'or noir / Superblack.
- Le bijou d'amour.
- Touchez pas au zizi.
- Les parkings de la terreur.
- Lola gifting / Le venin dans la peau.
- Porno singspiel.
- Les petites juisseuses / Fièvres érotiques.
- Adolescentes perverses.
- Sorry, not from here !

PATRICE RHOMM



pro memoria...

Un type filmaït, draguait les femmes, nu dans la rue pour des émissions par câble aux Etats-Unis. On ne s'étonnera pas que les ennettes charmées par le zoom et la bistouquette à peine dissimulée du réalisateur soient tombées dans ses filets comme des abeilles sur le miel. On ne s'étonnera pas non plus que le succès sans cesse croissant de l'émission ait fait peur à ces dames qui eurent peur du qu'en dirait-on... Sans doute les belles anonymes préférèrent-elles canaliser leurs pulsions sexualo-cinématographique vers des horizons plus discrets... Dire qu'après ça on se lamente comme quoi le sexe n'intéresserait plus personne dans ce monde (trop) libre !

Vient de paraître : un spécial « Cinémas homosexuels » dans la très bonne revue-collection « Cinématon » : réunion de dossiers, de textes, d'entretiens sur ce sujet brûlant. On remarquera particulièrement les brillantes interventions de Jean François Garsi et de Britt Nini (nos copines) qui n'y vont pas avec le dos de la cuillère comme on dit dans les expressions toutes faites.

Déjà impatients d'attendre la sortie du nouveau film de John Derek avec sa jeune épouse dans le rôle de Jane, la compagne de Tarzan, une Jane comme on n'a jamais osé la voir ou la montrer dans le passé à en croire le reportage du « Play-boy » US de septembre.

CES MOIS-CI ON A MATE POUR VOUS : aucune bestialité dans « La bête d'amour », la natomie de Sylvia Kristel dans « L'amant de Lady Chatterley », des tas de petites scènes érotiques dans « Les folies d'Elodie », l'abscondance d'Ursula Andress - pourtant déesse de l'amour - dans « Le choc des titans », les seins et les poils et les hanches et le ventre et les épaules et le dos et le visage finalement pas vieillissants de Stefania Sandrelli dans « La désobéissance », l'ensemble assez agréable d'Helen Mirren dans « Excalibur », Kinski très bien entouré dans « Les fruits de la passion », Anneka di Lorenzo et Lori Wagner dans une chouette petite scène de femmes entre-elles dans « Messaline », la pube surévaluée de « Moi, Christiane F. », 13 ans, droguée prostituée », Mariana Hill bien moins excitante que jadis dans « La plage sanglante » et bien peu de grosses rondeurs dans « Les hommes préfèrent les grosses ».

Marie José Nat joue dans le dernier film de Marta Meszaros. Nous ne l'avons pas encore vu, mais il y a de très grosses chances pour que celle que nous n'avons plus jamais vue nue depuis une furtive douche dans « Le journal d'une femme en blanc » ne se découvre toutjous pas dans ce film titré : « Une mère, une fille », bien que la réalisatrice nous ait habituée par le passé à dévoiler ses héroïnes.

On annonce la prochaine sortie du film : « Les filles de Grenoble » inspiré librement (c'est-à-dire largement auto-censuré) du célèbre fait-divers... Je présume là encore qu'il sera inutile de se déplacer sauf si l'on veut en savoir encore moins qu'avec les moyens d'informations conventionnels ; en d'autres termes : encore un film à thèse.

CAMP NATURISTE DÉFENSE D'ENTRER (2^e partie)

PAR THIERRY OLLIVE

Mais le meilleur film c'est peut-être Harrison Marks (célèbre à juste titre pour ses photos et ses court-métrages) qui le réalisera en 1962 avec « Naked as nature intended » (Corps sans voiles).

Aux USA on note également quelques tentatives comme « Garden of Eden » (1955) (Le jardin de l'Eden), « Sexy party » (1963), « Around the world with nothing on (1965 - Corps dévoilés), le sinistre « Barely proper » (1974) ou les reportages sur les élections (plus réjouissantes que les présidentielles) de belles naturistes : « Never the Twain » (1974) ou « Miss nude America » (1977).

Il y aura également une petite incursion chez les naturistes au cours de « Suède, enfer et paradis », « La mafia du plaisir », « Quand l'inspecteur s'emmêle » ou « Pas de lauriers pour les tueurs ». Si les nudistes

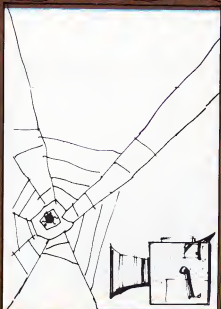
ARCHIVES INTIMES



▲ Les zizis en folie.



Miss nude America. ▲





▲ Paris secret.

Eve et les bonnes pommes. ▼



▼ La mafia du plaisir.

ont leurs persécuteurs dans « Le gendarme de St. Tropez » et « Le gendarme en balade », le plus insolites d'entre-eux restent ceux du clair de lune que nous présente Edouard Logereau dans son « Paris secret » (1965).

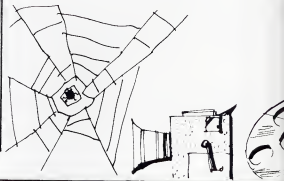
On peut-être naturiste mais avoir parfois le sens du commerce avec les voyeurs. Ainsi les gardiens d'un camp naturiste exigent 10 \$ de chacun des visiteurs impatients d'assister à une élection de filles nues que ce soit dans le film américain « Miss nude America » ou le film canadien « Mondo nude » (1978). Quant à Jean Claude Roy dans « La mafia du plaisir » (1970), il nous montre un jeune couple au soleil sur les rochers ; soudain le mari aperçoit un voyeur qui essaie de prendre discrètement des photos, il se précipite vers lui. Va-t-on assister à une empoignade avec des torrents d'injures ? Pas du tout, le nudiste est tout aimable,

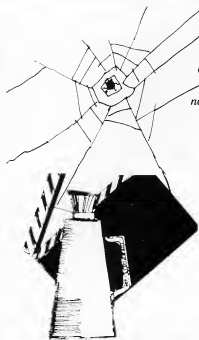
le voyeur en est d'ailleurs tout surpris. « Vous voulez photographier ma femme ? » Réponse affirmative... autant demander à un aveugle s'il veut voir. « C'est possible, mais vous savez... nous sommes jeunes mariés... nous n'avons pas beaucoup d'argent. » Le voyeur sort alors un beau billet de 100 F. Joie du mari : « Viens, chérie, j'ai trouvé un client ! »

Et la séance de poses a lieu sous le regard bienveillant du mari tout fier d'avoir une épouse aussi jolie que docile.

Ainsi, parfois l'argent des voyeurs est directement perçu par les nudistes. N'est-ce pas justice après que tant de marchands de pellicule aient gagné de l'argent grâce à la participation souvent bienveillante des principaux intéressés qu'ils avaient réussi à convaincre de la nécessité d'une propagande pour leur mouvement ?

Thierry Ollive.





▶ Alice
Arno
et sa
sœur
Chantal,
les plus
célebres
naturistes
de
France.



◀ Une fille plutôt compliquée.

Miss nude America. ▶



Les après-midi d'une bourgeoise en chaleur

Catherine est la femme d'un médecin très riche qui n'a cependant jamais joui avec son mari, depuis quelques années. Elle a pris l'habitude de se masturber tous les matins, seule, après le départ de son mari à son cabinet...

Un jour cependant, c'est la révélation : chez Madame Line, qui tient un bordel de luxe principalement ouvert dans la journée, elle se réalise pleinement. Elle a été conduite là par une amie oisive comme elle, insatisfaite qui n'a rien trouvé de mieux à faire dans la journée.

Elle va répéter cette activité chaque jour, car à chaque fois, elle éprouve encore plus de plaisir que la fois précédente. Elle commence à rêver de partouzes chez elle avec ses amies et son mari... Et puis un jour un « client » ami de son mari la reconnaît !

Il lui conseille de trouver une solution : en amenant des clients chez elle par exemple... Un temps elle mélange les deux solutions. Mais la lassitude la gagne, l'inquiétude surtout. Tout s'arrangera lorsque son mari sera pleinement au courant de ses activités et consentant, heureux même de leur continuation.



Cathy Stewart. ▲





▲ *Dominique Aveline et Cathy Stewart.*



▲ *Cathy Stewart.*

Les après-midi d'une bourgeoise en chaleur



LES APRES-MIDI D'UNE BOURGEOISE EN CHALEUR — Réal. : Patrick Aubin. Scénario : Patrick Aubin. Photo : Pierre Robes (coul.). Mus. : Gary Sandeur. Prod. : J. Claude Roy (Tanagra/FFCM). Dist. : Alpha France. Origine : France 1980. Durée : 1h25'. Interprétation : Kate Bretty (Cathy Stewart), Dominique Aveline, Amban Ceray, Hubert Géral, André Kay, Céline G., etc.



Hubert Géral et Cathy Stewart. ▲

AGOSTINA BELLI



De son vrai nom Agostina Maria Magnoni ; elle est née en Italie le 13 avril 1947 dans un quartier populaire de Milan. A 20 ans, alors qu'elle est vendeuse, Carlo Lizzani lui propose son premier rôle cinématographique. Pendant 4 ou 5 ans, elle continue son travail et prend des congés pour tourner ; elle est devenue courtière en assurances. Les premiers grands rôles la décide définitivement à arrêter. En quelques années elle a gravi les échelons de la célébrité et devient, juste à quelques longueurs derrière Laura Antonelli, celle que les italiens appellent leur « Bellissima ». Forcée à l'école de la série B puis du vedettariat national, Agostina continue de jouer la comédie avec son corps tout entier : elle ne se contente pas d'exprimer par son seul visage lisse de poupée de porcelaine (aux yeux si bleus), elle apparaît aussi, très souvent, nue, offerte, à la fois provocante et fragile...





AGOSTINA BELLI



◀ *La poursuite implacable.*

Paolo il caldo.



Agostina Belli (Une des premières photos posée nue). ▲

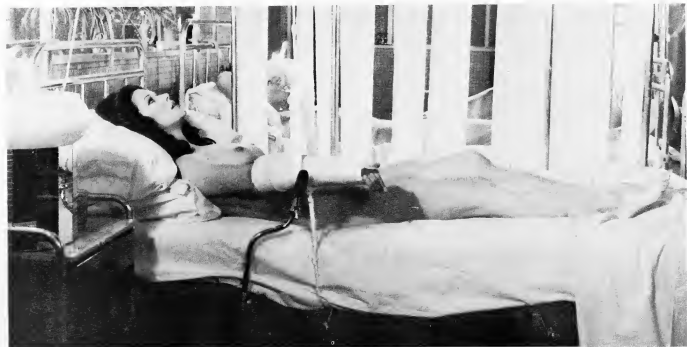


▲ *Virilité.*



La sepolta viva. ▲

Enquête à l'italienne.



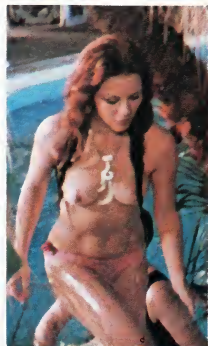
▲ En 2001 il conviendra de bien faire l'amour.



En 2001 il conviendra de bien faire l'amour. ▲



Holocaust 2000. ▲



En 2001 il conviendra de bien faire l'amour.



- 1968 - Banditi a milano / Banditi a Milan (Carlo Lizzani)
- 1969 - Cran d'arrêt (Yves Boisset)
- Il terribile ispettore (Mario Amendola)
 - Formula 1 / Nell inferno del Gran Prix / Dans l'enfer de Monza (Guido Malatesta)
- 1970 - Il castello dalle porte di fuoco / Le monstre du château (José L. Merino)
- Angeli senza paradiso (Ettore M. Fizzarotti)
 - Mimi metallurgico ferito nell'onore / Mimi Metallo blessé dans son honneur (Lina Wertmüller)
 - La calandria (Pasquale Festa-Campanile)
 - Bacio le mani (Vittorio Sgarbi)
 - Barbati / Barbe-bleue (Ed Dmytryk e Luciano Sacripanti)
 - Virilità / Les chouchottes (Pablo Cava)
 - La notte dei diavoli / La nuit des diables (Giorgio Ferroni)
- 1972 - Ma che musica, maestro ! (Mariano Laurenti)
- Quando l'amore è sensualità (Vittorio de Sisti)
 - La sepolta viva (Aldo Lado)
 - Revolver / La poursuite implacable (Sergio Sollima)
- 1973 - L'ultima neve di primavera (Raimondo del Balzo)
- La governante / La gouvernante (Gianni Grimaldi)
 - Giornata nera per l'ariete (Luigi Bazzoni)
 - Il piatto piange (Paolo Nuzzi)
- 1974 - La coppia dispari (Paolo Cava)
- Le jeu avec le feu (Alain Robbe-Grillet)
 - Profumo di donna / Parfum de femme (Dino Risi)
 - Conviene far bene l'amore / En 2001 il conviendra de bien faire l'amour (Pasquale Festa-Campanile)
 - Il lumacone (Paolo Cava)
- 1975 - Due cuori e una cappella (Maurizio Lucidi)
- La fine dell'innocenza (Massimo Dallamano)
 - Telefoni bianchi / La carrière d'une femme de chambre (Dino Risi)
- 1976 - Un taxi mauve (Yves Boisset)
- Holocaust 2000 (Alberto de Corbucci)
 - Fascination (Steno e Sergio Corbucci)
- 1977 - Cara sposa (Pasquale Festa-Campanile)
- Enfantasme / L'enfant de nuit (Sergio Gobbi)
- 1978 - Doppio delitto / Enquête a l'italienne (Steno)
- 1979 - Manao (Uberto V. Figueroa)



Barbe bleue. ▲



Virilità. ▲



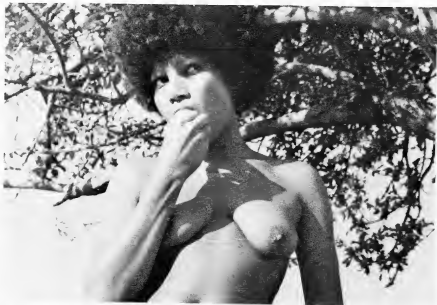
Paolo il caldo. ▲

LA BOUFFE ET LE SEXE

(Du pain et des jeux !)

C'est fou ce que le cinéma donne à ingérer ! Sans doute est-ce pour cette raison qu'on emploie à son endroit les mêmes termes que pour la bouffe : « quelle merde ! » ou « c'est bon... », « extra », « j'ai aimé le début ou la fin », « quel morceau ! », etc, s'exclame-t-on indifféremment à la sortie du ciné ou du restaurant. Le goût des yeux et leurs dégoûts, quoi, devant la cuisine des réalisateurs et leurs salades. Un septième sens pour un septième art.

C'est vrai qu'on dévore des yeux, qu'on avale de grosses pilules, qu'on arrête pas de consommer de la nana. Y'en a même qui s'essuient les mains sur leur fauteuil. Elle avait la chair pulpeuse, à croquer, je me la serais bien tapée. Bref, tous les circuits sadico-anaux sont en branle dans les salles obscures, fonctionnant à vide, autour de mets imaginaires depuis



▲ Les zizis en folie.



▲ Please don't go...

LA BOUFFE ET LE SEXE



◀ La grande bouffe.

Servez-vous mesdames.

la phase salivaire à la phase terminale : chier (une bonne, une mauvaise merde), en passant par la déglutition, la digestion et compagnie.

On a dû vous apprendre dans votre jeunesse qu'il ne fallait pas parler en mangeant : la salle de cinéma est une école idéale de ce point de vue là. Les exploitants ont tellement bien compris qu'on venait au ciné pour bouffer qu'à l'entracte ils ne nous laissent pas de répit : à peine fini de dévorer des yeux les nanas de l'écran, les nanas de la salle qu'on appelle les ouvreuses (d'appétit ?) nous refilent vite n'importe quoi, des fois qu'on serait encore sur notre faim. On pourrait devenir méchant. Heureusement y'a la pube qui les aide, déversant ses tonnes de cacahuètes pour primates à peine améliorées, enrobées de jolies cônes. Sacré zoo va ! Pour ce qui est d'ingérer, ça ingère.

Souvent on vient du resto quand on va au ciné, puis après on va au lit. Cette trajectoire un peu tarte, on la retrouve dans les fictions du ciné, surtout celles du commercial. On se fait les pubes qu'on peut ! Le dessert, mais pour venir, la garçè, il faut en passer par des rituels digestifs réels et imaginaires qui nous font sacrément tirer la langue... Chaud, chaud, ce media-là !

Bôn c'est pas tout ça, faut p'tête que je commence (ou que j'en finisse) avec ce dossier bouffe sexe et ciné, c'est-à-dire répertoire, nomenclature, structurer ces éléments :

« Sensations » d'A. Ferro : orgie où on s'envoie de la bouffe dessus, on se bat avec, se l'engouffre par tous les trous, se la tèche / « Echanges de Partenaires » : Sylvia et le concombre pas masqué / « Exhibition No 2 » : Sylvia chie sur la table où bouffent





◀ *The world of Harrison Marks.*

ses amis / « Et mourir de désir » :
Frédérique Barral et sa sucette /
« Club Privé » de Pécas : champagne
/ « Paris Secret » : sauce tomate
accompagnant une fille / « Journal
secret d'un mannequin » : fille tartinée
de confiture / « Tant qu'il y aura des
femmes » : choux à la crème et fille
en dessert / etc. (Voir photographies).

La bouffe et le sexe sont étroitement
mêlés dans les comédies pornos,
avec des rires : c'est la fête. Folles
agapes. Corps enduits de crèmes patis-
series, masturbation avec fruits et
légumes. Faisons un sort particulier
à la pomme qui est un fruit plein
d'arrière-pensées comme chacun sait
depuis Adam et Eve : le cinéma
subtil l'utilise comme symbole de
transgression d'interdit biblique. Dans
les comédies pornos, on va au plus
pressé : ils disent et montrent ce que
taisent et cachent les films bien /
propres / commerciaux : on consomme
la nana (parmi d'autres mets). Les
circuits internes sollicités chez le
spectateur vont de la bouche à l'anus ;
le ciné, c'est un rapport très anal au
monte !

Britt Nini

▼ *La grande bouffe.*



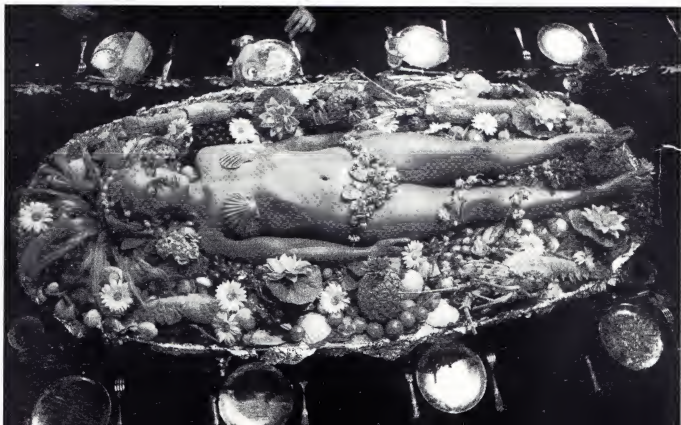
LA BOUFFE ET LE SEXE



Jeux pour couples infidèles. ▲



Les oiseaux, les orphelins et les fous. ▲





Il colpo (sur les 5 photos).



FESTIVAL DE CANNES 1981



Possession (A. Zulawski). ▲

Une fois de plus nous n'avons pas manqué d'être présent à ce 34ème festival de Cannes. Il y a toujours autant de monde et autant de films dont certains nous étaient tout à fait destinés. Et s'il y avait des creux à certaines heures, on pouvait les combler très agréablement en allant contempler les éternelles exhibitionnistes des plages de la Croisette ! Il est à noter que leur numéro a toujours autant de succès et qu'elles entraînent aussitôt à leur suite une meute de photographes, plus ou moins professionnels certes mais néanmoins particulièrement enthousiastes. Cet enthousiasme est aussi réjouissant que rassurant car il faut bien se dire que le jour où les petites starlettes de Cannes n'attireront plus personne ce sera la fin... et pas seulement celle du festival de Cannes. Bien sûr il y eut des meilleures années, il y en eut aussi de pires alors à quoi bon jouer les vieux festivaliers grincheux.



Plein sud (L. Béraud). ▲

Mémoires de la peur ►
(Alberto Graca).

Au marché du film d'Allemagne arrivait finalement en tête. Sous la bannière, le prolifique Jésus Franco présentait déjà trois films. « Sadomania » est une nouvelle histoire se déroulant dans cet univers que Franco a déjà maintes fois évoqué : une prison de femmes. Cet établissement est ici dirigé par la fabuleuse Ajita Wilson qui, en compagnie du gouverneur de la région se livre parfois à de très zaroffiennes parties de chasse dans les marais. Il est bien difficile de s'ennuyer dans cette production dont certains plans érotiques atteignent le génie. Une des captives, Ursula Fellner fait également partie de la distribution de « Der Frauen von Rio Amore » ou « Linda », histoire d'une jeune fille sequestrée dans un cabaret maison close. En fait l'histoire présente des similitudes avec un film plus ancien du maître, « Les ébranlées », ce n'est cependant pas pour cela que notre plaisir s'en trouve diminué. Avec « Sage des Totes » ou « Bloody moon », Franco réalise par contre un film étonnant où il dédaigne totalement l'érotisme (la preuve : Olivia Pascal reste habillée !) au profit de l'horreur pure : tête coupée à la scie électrique, meurtres à la tronçonneuse entre autres... De Franz Marischka, nous avons pu voir aussi deux petites comédies érotiques bavaroises dont il a le secret. « Les filles du marchand à la saucette » nous conte l'histoire d'un marchand ambulancier qui se retrouve par erreur médecin

Schulmadchen report No 13

▼ (Gunther Heller).



▲ Schulmadchen report No 12 (Walter Boos).



FESTIVAL DE CANNES 1981



Schulmadchen report No 12 (W. Boos). ▲

d'un petit village et à qui trois petites touristes viennent prêter main forte. Il va de soi qu'avec un pareil renfort le cabinet ne désemplira plus et avant l'arrivée du véritable praticien on aura assisté à l'agréables petites scénettes avec Ursula Felner Alena Penz et Sybille Rauch. Dans « Trois Bavarois à St. Tropez », réalisé pratiquement avec la même équipe, ce sont trois villageois venus présenter un taureau au concours agricole d'Avignon qui se retrouvent par erreur à St. Tropez, dont on a pas oublié le gendarme parodié ici par Jacques Herlin. On y appréciera particulièrement les apparitions féminines mais aussi un festival d'allusions phalliques (grosse saucisse longuement dégustée ou tonneau de bière laissant échapper un jet de mousse...). « Die Todesgoettin » (ou « Love camp ») de Christian Anders nous entraîne en Grèce dans une communauté où, comme au club Méditerranée, on mange, on boit, on danse, on bronze, on copule mais on s'y flagelle également et surtout on y vénère une divinité vivante : Laura Gemser. Un film assez curieux sur les activités d'une secte s'enrichissant, tout comme « La secte de Marrakech », grâce aux dons et à la prostitution de certaines de ses adeptes féminines. On notera en outre un constant hommage au péplum au niveau des personnages, des décors et des costumes.



Un permiso para ligar (Enrique Guevara). ▲

« Patricia » d'Hubert Frank a pour héroïne notre compatriote Anne Parillaud qui, contrairement aux spots publicitaires de la télévision, n'est pas là pour présenter sa collection de pull-over, elle s'en passe facilement d'ailleurs comme parfois de tout autre accessoire vestimentaire. Et quand elle ouvre son chemisier pour faire de l'auto-stop, on ne peut bien sûr que s'arrêter. « Looping » de Walter Boacknayer nous entraîne dans une baraque foraine dont le succès décline. C'est alors qu'une jeune aventurière vient offrir ses services pour y faire du strip-tease. Et quand elle s'appelle sydney Rome on ne peut que remplir les gradins pour voir un petit numéro exaltant le fétichisme des dessous blancs. Mais elle fait aussi perdre la tête au propriétaire qui à son âge avancé aurait bien cru ne plus jamais succomber à pareille passion.

Avec Edwige Fenech, l'Italie a toujours une valeur sûre, « Il ficcanasso » et « Asso » nous le démontrent une nouvelle fois. N'y a-t-il pas déjà un certain temps que l'on ne doit plus dire « voir Venise et mourir » mais « voir les seins d'Edwige et mourir » ? Il faut pourtant bien reconnaître qu'un sein d'Ornella Muti, même furtivement dévoilé dans « Il bisbetico domato » c'est tout aussi fabuleux. Eléonora Vallone qui s'est rendue en Colombie tourner « Fuga »



▲ Les filles du marchand à la sauvette (Franz Marischka).



▲ Love camp (Christian Anders).

FESTIVAL DE CANNES 1981



Le lac des morts-vivants (J.R. Lazer). ▲



Un permiso para ligar (E. Guevara). ▲



Garden of Venus (Ray Fellows). ▲

de Nello Rossati s'avère elle aussi comme une valeur montante du cinéma italien. Dans cette histoire torride, elle est la fille d'un riche planteur prise en otage par un évadé qui l'entraîne dans la jungle. Telle le petit poucet, elle sème ses lambeaux de vêtements. L'effeuillage est passionnant à suivre et le résultat ne laisse personne indifférent.



L'Espagne nous conte la mésaventure de Jack Taylor dans « Viciosos al desnudo » de Manuel Esteba. Un homme dont la femme est en vacances a le malheur d'ouvrir sa porte à deux évadées (Adriana Vega et Eva Lyberta) d'une maison de correction. Il sera tour à tour l'objet de leurs jeux amoureux puis cruels. « Un permiso para ligar » d'Enrique Guevara est bien plus joyeux et conte les aventures amoureuses de trois marins en permission.

C'est au Brésil que Zygmunt Sulikowski a réalisé « Xavana, ile d'amour » où une jeune fille hérite d'une île enchantée et vient s'y installer avec ses amis. L'auteur de « Frissons Africains » clame une nouvelle fois sa passion de l'exotisme, du retour à la nature, des beaux couchers de soleil et de l'amour source de paix universelle.

« Garden of Venus » de Ray Fellows est un curieux western ni comique ni tragique dont l'immense mérite est de nous présenter quelques apparitions très dévêtues de charmantes gloires de l'écran mexicain et espagnol comme Isela Vega, Maria José Canturo, Veronica Miriel et Eva Libertá.

Quand à la France on ne retiendra finalement que l'étonnante performance d'Isabelle Adjani dans « Possession » où elle fait l'amour avec un étrange monstre mi poulpe mi humain et « Le lac des morts-vivants » de J.R.Lazer grâce à quelques sublimes images d'imprudentes petites baigneuses attaquées par des soldats allemands résuscités.

Les baigneuses des plages de Cannes pouvaient par contre se baigner en toute quiétude sans redouter pareil péril !

T. Ollive.



Erotica (Brian S. Aston).



à voir et à manger

LES FRUITS DE LA PASSION

Telle l'Oreste d'« Andromaque », le petit O s'en va à son tour traîner sa chaîne et son ennui dans de lointaines contrées.

Si la chaîne qui la décore et la maintient captive contre un miroir nous la rend émouvante et assez désirable, il est cependant bien difficile de voir en elle une adepte

convaincue de la joie dans la soumission. Il faut la voir se morfondre dans une maison de plaisirs (où l'on a pas l'air de s'amuser tant que ça !) dans l'attente des rares visites de son seigneur et maître. Son ennui en arrive à être malheureusement communicatif pour le spectateur déjà refroidi par

l'esthétisme glacial des lieux, la pauvreté des dialogues et l'inconsistance du récit.

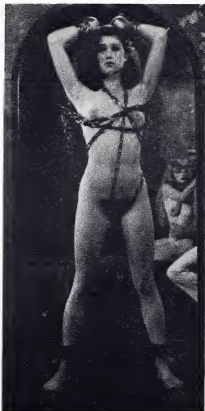
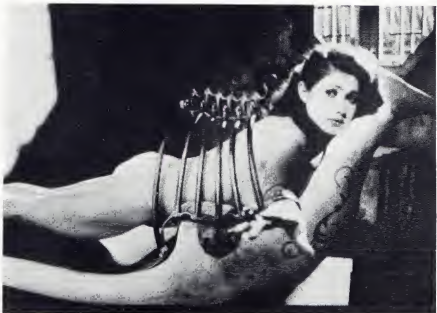
Klaus Kinski très dévêtu (avis aux amateurs des deux sexes !) a cependant l'air de s'en donner à cœur joie : ne semble-t-il pas avoir à un moment des rapports très « précis » avec l'héroïne ? N'empêche que nous préférons le Kinski d'autrefois, celui de « Et le vent apporta la violence » et autres « Léopards de Churchill »...

Décidément il y a des fruits qu'il vaut mieux ne pas cueillir et laisser pourrir sur leur arbre, ces « fruits de la passion » semblent de ceux-là.



LES FRUITS DE LA PASSION —

Réal. : Shuji Terayama. Scénario d'après le roman de Pualine Réage (« Retour à Roissy »). Photo : Tatsuo Suzuki (eastmancolor). Mus. : J. A. Seazer. Prod. : Anatola Dauman. Dist. : Argo. Origine : J/France 1981. Durée : 1h23'. Interprétation : Klaus Kinski, Arielle Dombasle, Isabelle Huppert, Keiko Niitaka, Sayoko Yamaguchi, Akiko Suetsugu, Miyuki Ono, Keinichi Nakamura, Maria Meriko, Takeshi Wakamatsu, etc...



à voir et à manger

Adaptation périlleuse s'il en fut ! « L'amant de Lady Chatterley » célèbre ouvrage auquel s'est attaqué Just Jaeckin se contentant de visualiser la richesse descriptive du livre sans trop de retenue - dans les limites permises bien entendu par l'actuelle notion d'érotisme : celui qui est interdit aux moins de 18 ans, « seulement » serait-on tenté de dire en pareil cas tant on regrette que le film ne soit pas un « X » de qualité. Car la qualité indiscutablement est là, Sylvia Kristel aussi, avec un talent maintenant très affirmé, véritable comédienne aux registres variés elle incarne à merveille l'héroïne de D.H. Lawrence, non pas modernisée, mais dont le film a su rendre le caractère moderne de l'héroïne (formulation des besoins physiques et intellectuels).

Souhaitons ay sympathique duo de renouer avec le succès et surtout de ne pas encore attendre 7 ans pour nous offrir un nouveau film.

R.G.

L'AMANT DE LADY CHATTERLEY - Réal. : Just Jaeckin. Scénario tiré de l'œuvre de D.H. Lawrence, adapt. : J. Jaeckin et Christopher Wicking. Photo : Robert Fraïse (coul.). Mont. : Eunice Montjoy. Prod. : M. Golan et Y. Globus (Prod. Ass. et L. Cannon Films). Dist. : Prodis. Origine : F/GB (1981). Interprétation : Sylvia Kristel, Shane Briant, Pascale Rivault, Nicholas Clay, Anne Mitchell, Elisabeth Spriggs, Peter Bennett, etc.

L'AMANT DE LADY CHATTERLEY



à voir et à manger

les esclaves du désir

Sur un scénario bien rac. (les bons et les mauvais arabes) le réalisateur tente avec plus ou moins de bonheur de réaliser un petit film sexy. Il n'y a pas grand chose à en retenir si ce n'est pour les amateurs de grosses poitrines la présence insistante de Dyanne Thorne et celle plus furtive de Uschi Digart. Ce film fait partie de la série des « Ilsa » et il en est l'un des

meilleurs quand même. Le harem qu'elle est chargée de diriger ici est très agréablement peuplé de créatures très nues comme on dit dans « Ciné Eros Star ». Quand à l'enseignement du film comme disent les gens sérieux c'est de nous rappeler (encore une fois !) comment les Etats-Unis se comportent avec le Tiers Monde.

R.G.





ESCLAVES DU DESIR (« Ilsa, Harem keeper of the oil sheiks ») - Réal. : Don Edmonds, Scénario : Langton Stafford, Photo : Glenn Roland (couleurs). Mus. : D. Taylor. Prod. : William J. Brody (Mount Everest Prod.). Dist. : Audifilm Origine - USA/Canada 1975. Interprétation : Dyanne Thorne, Michael Thayer, Victor Alexander, Marilyn Joy, Sharon Kelly, Tanya Boyd, Wolfgang Roehmm, Uschi Digart, etc.



à voir et à manger

MESSALINE

imperatrice et putain



Autrefois auteur d'une « Isabelle duchesse du diable » dont les années n'ont pas altéré le charme, Bruno Corbucci orchestre cette fois une comédie d'un humour grossier et indigeste aggravé par un doublage aussi exécrable que celui dont on gratifie habituellement les petites comédies italiennes.

Ainsi, entre deux rots ou pets retentissants de l'empereur Claude et en attendant les outrances sanglantes (se voulant elles aussi comiques !) du massacre final, la belle Messaline en profite pour collectionner une peu ragoutante brochette d'amants.

Bien sur on ne résiste pas à la fascinante lubricité du regard d'Annekka di Lorenzo et on garde un souvenir ébloui de son anatomie généreusement révélée, mais on en reste pas moins saisi d'une certaine nostalgie : « Mais où sont les pelplums d'antan ? »

T.O.

MESSALINE IMPERATRICE ET PUTAIN (« Messalina, messalina ») — Réal. : Bruno Corbucci. Scénario : B. Corbucci et Mario Amendola. Photo : Marcello Masciocchi (coul.). Mus. : Guido et Maurizio de Angelis. Prod. : Medusa. Dist. : Les Artistes Associés. Origine : Italie 1978. Interprétation : Annika di Lorenzo, Vittorio Caprioli, Lori Wagner, Thomas Milian, Lino Toffolo, Pino Ferrara, Giancarlo Prete, etc.



LE MOUTON A 5 PATTES

Le docteur du petit village de Trezignan est chargé de retrouver des quintuplés nés il y a 40 ans pour fêter cet anniversaire et faire ainsi revivre le village.

C'est ainsi que tour à tour nous retrouverons successivement, tous interprétés par Fernandel :

— Alain, qui dirige un institut de beauté ;

— Désiré, modeste laveur de carreaux, père de 4 fillettes ;

— Bernard, journaliste ;

— Etienne, capitaine de cargo sous les tropiques ;

— Charles, prêtre dans un petit village.

Tous seront présents pour cet anniversaire où sera fêtée la famille française alors que pendant les réjouissances la femme de Désiré accouche de... six filles !

R.G.

LE MOUTON A 5 PATTES — Real. Henri Verneuil. Scénario original : Albert Valentin, adapté René Berjeval. Photo : Armand Thirard Mus. Georges van Parys. Prod. Raoul Rodière (Cocorinex). Dist. : Cocinor Origine France 1954. Interprétation : Fernandel, Françoise Arnoul, Denise Grey, Ed. Garmont, Paulette Goddard, Noël Roquevert, Louis de Funès, René Génin, André Darné, Moreno, etc...



